

# TEMES

## François Furet

*Michel Ostenc*

UNIVERSITÉ D'ANGERS

L'«historien et académicien français François Furet est mort à 70 ans, en juillet 1997, d'un accident cérébral. L'atmosphère intellectuelle de la France de l'après-guerre était dominée par la philosophie marxiste pour diverses raisons que François Furet a lui-même données dans une brève autobiographie intellectuelle. Celle-ci figure dans un échange de correspondance avec Ernest Nolte, qui a été publiée par les éditions de «Liberal» en Italie (xx secolo. Per leggereil Noveento fuori dai luoghi comuni). Pendant l'entre-deux-guerres, des intellectuels français comme Romain Rolland, Henri Barbusse, André Malraux et André Gide regardaient déjà vers la «grande lumière» que resplendissait à l'Est. Furet évoque les années de la Libération de la France vécues sous le signe de Sartre, le poids de Vichy sur la conscience française, la fascination exercée par l'idéologie communiste qui proposait une renaissance nationale s'épanouissant dans le universalisme démocratique. Elle semblait offrir une alternaitve moderne et radicale au déclin d'une nation trahie par ses élites. Mais Furet ne resta pas longtemps communiste. Il quitta le parti communiste français après les événements de l'Hongrie de 1956, au début d'une existence de chercheur qui devait en faire l'un des plus éminents spécialistes de la Révolution française et le grand analyste des totalitarismes du XX siècle. Furet devint assistant au Centre National de la Recherche Scientifique (C. N. R. S.), puis à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (E. H. S. S.), établissement qu'il finit par présider.

Spécialiste de la Révolution française, Furet ne s'inscrivit pas dans la tradition historiographique inaugurée par Alphonse Aulard. Il fut condamné par les historiens officiels des années 1970, lorsqu'il osa s'en prendre au mythe de la Grande Révolution. Il a ainsi déboulonné de leur piédestal des historiens comme Albert Mathiez, Georges Lefebvre, Albert Soboul et Jean Jaurès lui-même, considérés comme des monuments de l'historiographie de gauche, et il fut accusé d'hérésie anti-nationale. Il prit pour cible le catéchisme marxiste de la révolution en dénonçant un comportement qu'il considérait comme une trahison intellectuelle. Il s'agit d'une mythification idéologique du passé destinée à justifier les erreurs présentes. C'est Raymond Aron et son «opium des intellectuels» qui lui avait appris à sonder des enfers idéologiques de notre siècle. Il s'inspirait des leçons d'Hannah Arendt et de Boris Souvarine, de Georges Orwell et d'Arthur Koestler. C'est ainsi que commence son long pèlerinage intellectuel à travers les passions révolutionnaires modernes. Dans son livre devenu classique sur la Révolution française, écrit en collaboration avec Denis Richet, Furet montrait déjà que l'intervention des masses jacobines de «sans culottes» en juin 1793, pour exiger de la Convention nationale la mise en accusation des Girondins, était un coup d'État contre la démocratie qui annonçait celui du 18 Brumaire de Bonaparte. Le livre de Furet «Penser la Révolution», paru en 1978, défendait une thèse simple en apparence. La Révolution n'est pas une brusque rupture avec le passé. En reprenant l'idée de Tocqueville sur «L'Ancien Régime et la Révolution», Furet expliquait que les événements de 1789 et les transformations institutionnelles des années suivantes furent le point d'arrivée d'un long processus historique. Les Jacobins et Napoléon n'étaient que les héritiers des rois de France et les exécuteurs inconscients du grans dessein conçu par Richelieu, Mazarin et Louis XIV. La démonstration de Furet nouait un lien étroit entre l'ancien Régime et la Révolution.

Il est vrai qu'une référence privilégiée à Tocqueville peut être discutable. Tocqueville n'est certes pas un penseur conservateur comme Edmund Burke, en ce sens que il ne condamne pas la Révolution française en tant que fille des Lumières et aboutissement de l'utopie rationaliste du XVIII<sup>e</sup> siècle; mais son admiration par les philosophes français qui le précèdent se limite au seul Montesquieu. Elle ne s'étend pas à Voltaire, à

Diderot et à l'Encyclopédie. Il ne faut pas oublier que Tocqueville est le petit fils de Malesherbes, le défenseur de Louis XVI lors du procès à la Convention, qui fut guillotiné à son tour pendant la Terreur. La formation de Tocqueville doit beaucoup à la littérature nobiliaire de Boulainvilliers. Il accepte la démocratie en Amérique, mais la rejette dans un pays centralisé comme la France. Sa condamnation englobe l'État absolu monarchique et l'État absolu jacobin. Son plaidoyer en faveur des «contre pouvoirs» n'est pas une référence à l'autonomie régionale. Il est inacceptable, même sous la forme moderne du pouvoir aristocratique d'une élite. Vue sous cet angle, la pensée de Tocqueville ne se distingue guère de celle des parlementaires d'Ancien Régime qui s'insurgeaient contre l'absolutisme monarchique pour mieux restaurer le pouvoir aristocratique en province. Tocqueville est un penseur sévère qui s'inscrit dans la lignée des moralistes austères de La Rochefoucauld et de Saint Simon. Il n'est pas protestant, mais il a épousé une anglaise. Albert Soboul, Michel Vovelle et les défenseurs de l'histoire orthodoxe de la Révolution française n'ont pas manqué de rappeler cela.

François Furet n'était pas alors considéré comme un historien révisionniste. Il était plutôt un membre très estimé de l'école française des «Annales», alors au sommet de sa gloire. Il avait publié, comme Emmanuel Leroy Ladurie, Pierre Nora et bien d'autres, un livre méthodologique sur le territoire de l'historien intitulé «L'Atelier de l'Histoire» (1982), qui entendait élargir le champ d'investigation de l'Histoire totale. Son livre de 1978 sur la Révolution française était considéré comme un hommage à la continuité et à la «longue durée» d'une historiographie inaugurée par Fernand Braudel. Ce livre eut aussi le mérite de remettre en cause la thèse officielle qui permettait à la Gauche française de se présenter comme l'unique héritière de la grande tradition révolutionnaire européenne. Les historiens orthodoxes, qui ont raconté l'histoire de France à plusieurs générations de futurs citoyens, considèrent la révolution française comme la mère de la révolution d'octobre, et la prise de la Bastille comme l'événement qui avait naturellement précédé l'assaut du Palais d'hiver. La véritable bataille historiographique de Furet était donc celle de la Révolution française. Le grand débat de sa vie de chercheur a été celui qui l'opposa à Albert Soboul, le titulaire marxiste de la chaire d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne, sur l'interprétation de 1789. On en

trouve des traces dans sa «Critique de la Révolution française» et dans son monumental «Dictionnaire critique de la Révolution française», écrit en collaboration avec Mona Ozouf.

La réputation de Furet est surtout liée à un livre «Le passé d'une illusion» qui a suscité discussions et polémiques. Une idée directrice de cette oeuvre réside dans la haine que la bourgeoisie nourrit contre elle-même. La Première guerre mondiale la détache de la démocratie représentative classique et l'incite à chercher refuge dans les deux grandes illusions du XX siècle: une illusion universaliste du communisme et l'illusion nationaliste et raciste du nazisme ou du fascisme. Ces utopies traduisent une grande inquiétude devant l'avenir, qui parvient à effacer les réalités présentes. Dans cette attente messianique du futur, l'oeil scrute les horizons transfigurés qui l'empêchent de voir Auschwitz et le Goulag. Les espoirs et les catastrophes se mêlent étroitement dans les deux révolutions que sont le bolchévisme et le national-socialisme. Le parallèle entre les deux totalitarismes déplaît à une certaine culture antifasciste. Furet dénonce l'hémiplegie qui empêche de condamner les génocides communistes avec la même violence que ceux du nazisme. Il n'est pas surprenant que ses thèses aient été largement approuvées en France. Les intellectuels y sont souvent des communistes qui ont quitté le parti pour exercer le pouvoir dans les antichambres feutrées des ministères socialistes; mais ils ont conservé la nostalgie de cette période bénie où ils pouvaient militer pour les grandes causes révolutionnaires. Aucune révision critique n'est advenue au niveau de leur forme d'esprit. Le consensus qui entoure l'oeuvre de Furet ne dépasse pas le stade de «politiquement correct». Il n'y a aucune conséquence sur une remise en cause de la pensée. «Le passé d'une illusion» est devenu un best seller sans susciter d'opposition véritable; mais lorsque Furet a évoqué les travaux de l'historien «révisionniste» Ernst Nolte, il s'est attiré de vives attaques en Allemagne et en Italie, ainsi que les reproches d'Eric Hobsbawm. Le lecteur se souvient de ses débats avec Ernesto Galli della Loggia et Giuliano Procacci. Le livre de Furet a plu par contre à Renzo de Felice, qui l'a lu d'un seul trait dit-on, et qui a fait de l'auteur le correspondant français de sa revue *Storia Contemporanea*. Cette association a contribué à nouer contre Furet une coalition d'adversaires. La mort du communisme lui a permis de reconstituer l'histoire du XX siècle à

partir du phénomène que Jacques Revel avait appelé la «tentation totalitaire». Récemment encore, au congrès napolitain de Liberal en juin 1977, Furet avait défendu dans un dialogue public avec Nolte cette position jugée scandaleuse: «L'Europe occidentale, prisonnière d'un certain antifascisme, a placé l'U.R.S.S. parmi les pays démocratiques. Elle a eu pour elle et pour le totalitarisme communiste un préjugé favorable persistant». La gauche n'a pas voulu régler ses comptes avec son propre passé et la droite, depuis qu'elle a perdu son «enemi historique» ne parvient pas à trouver un nouveau langage. La gauche n'a pas accepté une analyse qui situe le communisme, le national-socialisme et le fascisme dans une même perspective historique. La droite a cherché à attirer Furet dans son camp comme s'il n'avait pas écrit un livre d'histoire mais un pamphlet d'actualité. L'historien a rejeté les critiques de la gauche et accepté avec détachement les éloges de la droite. Furet a certainement été l'un des plus grands «révisionnistes» de ces vingt dernières années; mais le véritable de son révisionnisme ne furent pas les utopies tragiques du XX siècle. En occupant le cordon ombilical qui reliait la révolution à la démocratie, il a privé l'Union Soviétique de sa lymphe vitale. Dans son livre, l'U.R.S.S. meurt culturellement avec vingt ans d'avance sur sa mort naturelle.

Sans doute, François Furet a introduit une grande innovation dans l'historiographie de la Révolution française. Il a montré qu'il est impossible d'utiliser le mythe révolutionnaire pour justifier les erreurs politiques présentes; mais on lui a reproché d'avoir utilisé le mythe contre-révolutionnaire pour le démontrer. La méthode n'est pas sans danger puisque, bien que Furet soit demeuré un démocrate convaincu, son usage peut se prêter à de multiples déviations. Pour expliquer les bouleversements révolutionnaires français, il cite une lettre où Tocqueville parle d'un virus et finit par diagnostiquer un délire. A force de mettre en garde contre la tendance à considérer un événement historique dans une seule optique., il a fini par le voir sous une autre optique. La difficulté de sa démarche consiste à tenir compte des circonstances objectives dans lesquelles les événements se produisent. Sans elles, l'analyse peut déboucher sur des conclusions catastrophiques.

Il est vrai que cette dépendance à travers les siècles entre la Révolution française et le communisme, ce lien temporel qui continue à les

---

unir, est le résultat d'une interprétation. Staline n'iat de Robespierre et Staline explique Robespierre. Le jugement historique ne parvient à nous dire de façon sûre si nous devons attribuer le XX siècle au jacobinisme, si Staline pouvait être évité parce que l'humanité avait déjà connu Robespierre. Furet a réalisé, sur la base d'une connaissance et d'une réflexion historique, une opération idéologique qui relève d'une interprétation; mais l'accusation de «revisionisme» répond à une analyse hâtive.

L'oeuvre de Furet comporte des approfondissements qui corrigent des interprétations bien établies. Si un historien devient révisionniste lorsqu'il s'oppose durablement à une vérité établie et qu'il fait de son opposition une idéologie, Furet n'est certes pas révisionniste. Il a pourtant apporté d'importantes révisions dans l'historiographie de la Révolution française; mais il les a formulées au fur et à mesure qu'il s'éloignait des commentaires de Marx pour se rapprocher de la pensée de Tocqueville. «Le passé d'une illusion» ne s'inspire pas d'une idéologie revisionniste mais du désir de comprendre le communisme, le fascisme et le nazisme, non pas en les isolant artificiellement ou en les jugeant dans une atmosphère d'exaltation ou de condamnation, mais en établissant avec le plus d'objectivité possible les liens qui les unissent. La réflexion historique de Furet, bien que plus prudente que celle de Nolte, a été taxée de revisionniste au point de recevoir l'aval international de Renzo de Felice; mais sa pensée reste celle d'un intellectuel qui analyse des événements proches à la lumière d'une oeuvre historique irréprochable.

L'oeuvre de Furet est une reconquête de l'Histoire contre la mythologie historique; or la reconquête de la liberté de l'Histoire est un fondement indestructible de la liberté tout court. Les historiens de la Révolution ont depuis Michelet ont donné aux français l'image qu'ils se font d'eux-mêmes. Furet nous fait comprendre que la Révolution été faite par ses acteurs, et non par ses héritiers. «La Révolution française est finie». L'étude du mythe révolutionnaire conduit Furet jusqu'au XX siècle. La France à été le terrain de prédilection du communisme parce que les historiens français, habitués à considérer la Terreur comme partie intégrante de la Révolution, ont affaibli les défenses immunitaires intellectuelles et morales de la pensée. Le vrai courage intellectuel de Furet est d'avoir

dépassé l'étude minutieuse et féroce de l'illusion révolutionnaire pour atteindre une réflexion plus profonde sur la liberté. Le libéralisme est notre état social actuel, la version non despotique de la démocratie. Nous retournons à la tension constitutive de la démocratie libérale, comme la vécut Tocqueville, lorsque l'illusion révolutionnaire dissipée, la révolution apparaissait selon les mots de Guizot comme «un champ de ruines sur lequel planent des chimères». Mais, en refusant les réponses tragiques des apocalypses révolutionnaires et les exigences morales des religions, l'autonomie de la liberté est condamnée à aller toujours plus loin jusqu'à l'angoissante dissolution de la société.